

TRADUCTIONS

Les trois archanges

Traduit par Marie-Thérèse Dombora

Grande fut la colère du Seigneur quand Adam et Ève, en dépit de Son ordre, mangèrent du fruit de l'Arbre défendu. Il manda aussitôt l'archange Gabriel et lui ordonna d'aller au paradis et d'en chasser Adam et Ève. Ah, mais c'est qu'Adam eut bien peur quand il vit arriver l'archange Gabriel ! Il dit à Ève :

- C'en est fini de notre belle vie, Ève ! L'archange Gabriel arrive, un glaive de feu à la main. Dieu l'envoie pour nous chasser d'ici.

- Ne crains rien - dit Ève -, c'est un ange hongrois. Je vais en faire mon affaire.

Elle prépara bien vite un bon déjeuner, fit asseoir l'archange Gabriel, le câlina, le cajola, le dorlota, le fit bien boire et manger. Et quand le déjeuner toucha à sa fin, l'archange Gabriel n'eut vraiment plus le cœur de chasser du paradis des gens aussi généreux. Il s'en retourna au ciel et dit au Seigneur :

- Seigneur, envoie quelqu'un d'autre ! Je n'ai pas eu le cœur de les chasser.

Le Seigneur convoqua aussitôt Florian, l'ange valaque. Florian descendit, mais Adam et Ève n'en eurent certes aucune crainte. Il ôta bien humblement son chapeau à larges bords et les salua bien poliment. Puis, il expliqua la raison de sa venue.

Adam lui cria dessus :

- Z'avez un ordre écrit ?

- N-non ! - répondit Florian, tout effrayé. Il sortit en courant du paradis et fila jusqu'au ciel, tout droit sans s'arrêter.

- Je vois ça - se dit le Seigneur -, il faut que j'envoie l'ange allemand et il fit partir l'archange Saint Michel.

Cette fois encore, Adam et Ève eurent bien peur. Ils l'embrassèrent, le cajolèrent, lui préparèrent un bon déjeuner, le firent bien boire et bien manger. L'archange Michel mangea et but tout son saoul, mais le déjeuner à peine terminé, il leur cria :

- Allez, ouste ! En avant, marche ! Dehors !

Ils eurent beau l'implorer, le supplier, l'ange allemand fut inflexible. Il leur dit :

- Vous devez obéir, c'est la loi !

Adam et Ève quittèrent en vitesse le paradis terrestre.

Et depuis lors, c'est la loi qui gouverne le monde.

Quand la forêt s'éveille
Traduit par Marie-Thérèse Dombora

De jour en jour, les larmes des cieux devenaient plus fraîches et l'espérance des arbres s'étiolait. Avec une gratitude muette, en étreignant leur joie, les populations s'activaient pour rentrer la moisson d'automne. Dans la lumière du soleil couchant, une gerbe de blé lancée, ici ou là, sur la charrette, brillait comme une flambée de vie proclamant la joie. Le soleil donnait un baiser à la terre et, une fois de plus, demandait au jour de veiller sur la nuit et de revenir bien joyeusement au clair matin. Sur le toit des maisons couvertes de bardeaux et entre les feuillages s'enlaçant en berceau, s'éloignait en vibrant, le son de l'angélus du soir qui appelait et rassemblait les cœurs autour de lui. Puis Dieu souhaitait une bonne nuit paisible au village.

Árkó Balla cependant, sans seulement savoir lui-même comment, avait «mis du mauvais bois dans le feu» et maintenant, avec une amertume profondément ancrée, il attendait l'obscurité pour pouvoir s'enfuir cette nuit. Peu importe l'endroit où il emmène sa vie, pourvu qu'elle soit sienne. Il n'en parera pas les joies d'un autre, il ne la prêtera pas au cachot, pour le moindre petit bout de temps. Car, que serait-ce aussi, si la terre, la «petite patrie», lui demandait de la caresser d'une main laborieuse, de verser des pleurs dans le calice des fleurs parmi la rosée, de prier avec l'eau et de déraciner le chagrin nouveau d'entre les blés, là où le temps changeant a versé une mer de larmes. C'est pourquoi il s'en va avec son douloureux secret, l'âme jonchée de sentiments, le cœur débordant d'amour. Du regard du gendarme au regard de Dieu, il quitte ceux qui prenaient soin de lui pour s'en venir chez les habitants de la forêt graver son chagrin sur l'arbre, contempler le vol des aigles, maudire le serpent.

Au bout du village, le grand noyer se revêtait déjà d'obscurité et lorsqu'il passa tout près, il se dit qu'on en ferait un cercueil pour quelqu'un. Des grillons nichant sur le bord de la route lui crissaient un chant d'adieu et endormaient la terre qui, la dernière, promit elle aussi qu'elle ne trahirait pas le fugitif. Au loin, à l'orée du bosquet, flambait un feu qu'alimentaient les jeunes gars qui couchaient dehors avec les chevaux. Sur la sente, à hauteur du champ de Bálint Dakó, vacillait telle une immense lame de feu, la lueur d'un feu follet, feu des songes comme pour signaler que l'argent enfoui avait pris feu. Cependant, l'étoile-guide qui, il y a bien, bien longtemps, avait été l'amie des mages, d'un oeil ouvert, plus clair que les autres aidait le fugitif à trouver son chemin.

A n'en plus finir s'amoncelaient les pensées qui amenaient à Árkó comme compagnons de route tous ceux qu'il avait aimés pendant vingt-et-un ans. C'était tout un cortège de fantômes qui défilait à sa suite et que conduisait en pleurant Erzsóka, baignant le fugitif dans un amour s'élevant de la terre jusqu'au ciel.

Il continua ainsi, escorté par la tendresse des esprits qui l'accompagnaient jusqu'au grand bois de Tilalmas que la famille de son grand-père avait donné au village voisin. Il s'arrêta à l'entrée de la piste. Le silence comblait tous les vides et l'obscurité croissait à la mesure d'une mer infinie. Toutes les lumières s'échappaient vers le ciel et là, se réfléchissant en grains d'or, savouraient la joie de leur délivrance. En bas, le monde du péché sommeillait, d'en haut les étoiles annonçaient le salut et guidaient la pensée de l'homme juste.

Árkó Balla, le fugitif, criant du fond des ténèbres, promit la fidélité de son âme à la forêt. Il l'appelait à la fraternité et adressait, ses salutations à tous ses habitants :

- Livre-moi ton mystère, patrie paisible des oiseaux, sombre pays. Vois mon visage envahi par le chagrin, avant l'aurore dissipe-le et écoute les battements de mon cœur qui sont ma véritable profession de foi envers toi. Je couvrirai les arbres de baisers pour qu'ils poussent de plus belle, sur eux j'écrirai mon chagrin pour que nous soyons frères, pour peu que tu me sauves la vie. Forêt, ouvre-moi ta porte. Berce-moi et veille sur moi par ton silence.

De ses bras il chercha des feuillages et à l'endroit où crissa la première feuille se coucha sur le lit de la terre.

L'obscurité l'endormit, le silence de la forêt tressa autour de lui une clôture, au travers de laquelle il ne laissait passer que le sommeil. Une âme se posa dans chaque arbre et leur cœur se mit à battre. De leurs bras géants ils s'enlaçaient. Ils chantaient la paix, l'amour et c'était tout un monde d'arbres animés qui s'assemblaient, se rassemblaient en foule autour de lui.

Au point du jour, louant Dieu, un merle s'envola au-dessus de sa tête en sifflant le réveil et regarda avec étonnement cet homme qui émergeait du pays des songes. Les arbres errants s'en retournèrent à leur place, leurs pieds reprirent racine et de chacun d'eux l'âme s'envola. Le roi des songes redevint un fugitif, sur l'habit duquel les larmes du ciel scintillaient comme des pierres précieuses répandues. Et le prix de tout cela, c'était le réveil qui, enlacé avec le chagrin, ramenait la réalité.

A bout d'illusions, il se lava le visage à l'eau de la «Source de Vie» qui, de mémoire d'homme, a toujours jailli là, à la lisière, du cœur de la terre. Il marcha dans la forêt, il s'appliquait à déchiffrer le langage des tourterelles affairées, il adressait un dernier adieu aux feuilles qui tombaient et donnait un nom aux arbres. Lorsqu'il vit que les habitants de la forêt vivaient dans la paix en louant Dieu, la joie naquit aussi en lui, les loriots manifestaient leur joie en chantant avec les merles, les aigles observaient le mariage des colombes, les gélinottes s'en allaient en bandes porter et distribuer la bonne humeur, loirs et écureuils se partageaient pacifiquement faines et noisettes.

Le soleil atteignit rapidement le faite du ciel et se hâta de plus belle de redescendre. Árkó cependant continuait à marcher dans la forêt et chaque fois que tombait une feuille une pensée se détachant de son cœur s'envolait vers Erzsóka. A chaque instant le chemin des pensées devenait plus court et le souvenir plus rempli d'espoir, car Erzsóka mettait à exécution ses paroles d'adieu.

- Demain soir, je viendrai t'embrasser et t'apporterai à manger à la «Source de Vie».

Elle venait avec de la nourriture dans la main, de l'amour dans le cœur. L'angoisse la guidait, la peur l'accompagnait. Entre les feuillages les désirs s'avançaient en volant à qui mieux mieux, et elle venait à leur suite sur le chemin couvert de feuilles, celle qui les envoyait. Elle était hors d'haleine, son amour exaspéré par l'angoisse. Au tréfonds d'elle-même elle avait enfoui le récit au cœur duquel elle a déjà vu ricaner la mort malveillante. A chaque pas, ce qu'elle avait vu aujourd'hui parcourait, avec des appels au secours, son sang jeune, ardent.

Dans le village, des gendarmes recherchaient Árkó Balla, le réfractaire. Dans leurs mains, une arme, cette ennemie de la vie ; toute pitié ensevelie au fond de leurs yeux brillants ; sur leurs lèvres des mots étrangers. Ils avaient interrogé toute la maisonnée, mais personne ne savait le chemin qu'avait pris le fugitif.

Le soleil couchant n'était plus qu'à une toise au-dessus de l'horizon. Près de la source, le garçon était assis, il observait les ébats des carassins, il attendait la jeune fille qui lui apportait dans son cœur tous les trésors du monde. Elle arrivait, la jeune fille, et là où elle marchait les feuilles moribondes lui baisaient les pieds : le bruit de ces baisers courait jusqu'au fugitif. D'une étreinte la jeune fille le salua, dans un baiser elle lui apportait les amitiés de la maisonnée et en pleurant lui demanda comment il allait.

- Oh, comme j'ai peur pour toi.

C'est aux gendarmes qu'elle pensait, mais se jetant au cou d'Árkó elle dissimula sa préoccupation.

- Je resterai près de toi et le jour et la nuit. Moi je t'aimerai en tremblant pour toi, en te choyant, en partageant ta peine, toi, ne fais que me parler de cette vie qui a promis qu'elle nous emporterait partout avec elle.

Le dernier regard du soleil vit leur étreinte. Erzsóka fit un lit des feuilles qui tombaient après avoir fait leurs adieux. Árkó louait du regard, sans un mot, et jurait à l'obscurité qui descendait qu'il n'y avait plus personne d'autre au monde qu'eux deux.

Les feuilles chuchotaient des mots tendres à ceux qui se blottissaient sur le sein de la terre, les oiseaux fleurissaient tous les arbres de leurs chants et le silence se fit de plus en plus profond pour que retentisse plus loin l'hymne de l'amour. Et chaque étoile, en arrivant au rebord du ciel, ouvrait les yeux sur eux dans l'allégresse.

Leur amour l'avait commencée, cette couche, et sur elle le temps, à mesure qu'il s'avançait vers l'aube répandait une à une les feuilles soupirantes de plus en plus abondamment.

Au point du jour, la forêt fut saisie d'un frisson d'épouvante. Elle avait vu les gendarmes. Ils se dirigeaient vers la source, ils cherchaient le jeune amant, dont le regard, dès qu'il ouvrit les yeux, tomba sur eux.

- Ah ! il vous a donc amenés, l'Antéchrist - hurla Árkó -, mais ma vie je ne la lui laisserai pas.

Il sauta sur ses pieds pour s'enfuir, mais l'arme se déchargea en ricanant et sur la forêt qui s'éveillait passa, en poussant un cri d'effroi, cet outrage à la vie, la mort.

L'enfant au front marqué d'une étoile

Traduit par Marie-Thérèse Dombora

L'enfant grandit et ce fut là le malheur.

Il avait survécu aux hivers rudes, aux printemps épidémiques, à la faim et aux restes avariés qu'on lui donnait dans la cuisine de Monsieur le Baron. Comme protégé par une force miraculeuse, il avait franchi sur ses pieds menus les années difficiles.

Pourtant, en ce temps-là, vers les années 40, tant d'enfants s'en étaient allés. Il y avait pénurie de vaches laitières, de bois de chauffage, de médecins et l'on voyait bien souvent les paysans entrer à pas lents dans le cimetière en portant un petit cercueil en bois blanc.

La mort n'avait pas eu prise sur Michou, l'abandonné.

Son père, Monseigneur l'Ispan¹⁷¹ Szirmai, retrouvait sa bonne humeur quand en décembre, par temps de neige, il le voyait marcher encore pieds nus. Il entreprit de se rassurer : «Ah ! Ah ! C'est comme ça ! Si seulement une petite pneumonie ou une méningite pouvait m'en débarrasser !» Mais ceci était resté à l'état de souhait et une tache honteuse demeurait sur l'honneur de ce seigneur hongrois : il avait un enfant naturel et, qui plus est, d'une jeune Roumaine habitante du quartier des Tziganes. Ce sentiment qui s'était fait de plus en plus inconfortable, n'était pas tellement dû à sa conscience. Celle-ci était forte et pouvait en supporter, mais il y avait... la société. Il y avait sa future belle-mère qui détestait les paysans roumains, et il y avait sa fiancée, catholique dévote, extrêmement pointilleuse sur le chapitre de la réputation de Monseigneur l'Ispan.

Tant qu'il fut petit, l'enfant ne lui causa aucun souci.

Il se confondait avec les autres enfants, comme un petit porcelet dans son troupeau. Personne ne s'en préoccupait. Mais un beau jour, très exactement durant les mois qui précéderent son mariage, Monsieur Szirmai s'aperçut que l'on parlait beaucoup de son enfant illégitime dans le village. «Tiens ! Comment a-t-on pu découvrir ça ?»

Après l'automne vint l'hiver, après le printemps l'été et le petit arbre sauvage était devenu envahissant. Il s'en allait rôder jusqu'à la fin du jour dans le

¹⁷¹ N.D.T. Ispan : haut dignitaire de l'ancienne administration du Royaume de Hongrie.

moulin, à la taverne, partout où il y avait foule, et pour cinquante bani¹⁷² ou quelques pommes, il exécutait la danse du damage¹⁷³.

On lui demandait :

- Comment t'appelles-tu ?

- Michou Szirmai.

- Qui est ton père ?

- Monseigneur l'Ispan Michel Szirmai.

- Alors, tu es le petit Ispan. Dis donc voir à ton père qu'il te donne un petit poulain du haras de Monsieur le Baron. Il ne convient pas que tu ailles à pied. Si tu le vois, cours derrière lui et crie : «Papa, donnez-moi un poulain !»

Ce jeu plaisait aux paysans.

Le directeur de l'école qui pour une raison quelconque s'était pris de querelle avec l'Ispan, acheta donc un chapeau vert pour Michou et le para d'une plume de geai. Pour que le petit Ispan ressemble davantage au grand. Pour que le monde le voie, pour que la fiancée et sa maman suffoquent d'indignation quand Michou s'arrêterait sur la colline et se mettrait à crier à pleine gorge :

- Papa, donnez-moi un poulain !

Ce jeu plaisait aussi à l'enfant. Mais parfois il devenait soudain tout triste et on pouvait lui promettre n'importe quoi, il ne dansait plus, il n'appelait plus son père. Il n'avait plus cœur qu'à s'en aller traîner chez lui dans la cour. Il regardait les gens qui revenaient de la foire du jeudi et avec une envie douloureuse interrogeait ses petits camarades : «Qu'est-ce qu'il t'a rapporté, ton père ?» A l'un, c'était un sifflet en sucre d'orge, à un autre un cœur en biscuit avec un petit miroir... A chacun, son père avait rapporté quelque chose de la foire. A lui, personne ne lui rapportait jamais rien. Sa mère allait une fois par an à la foire, en rentrant elle lui disait toujours : «Les marchands forains se sont battus, les tentes se sont renversées, je n'ai pas pu te rapporter un cœur en biscuit avec un petit miroir».

Un jour, Michou fit un rêve : il se trouvait dehors sur la colline, un troupeau de chevaux y passait et à côté son père galopait sur son beau cheval. Michou criait derrière lui : «Papa, donnez-moi un cheval !» Alors, Monseigneur l'Ispan s'approchait de lui, descendait de sa selle ouvragée, lui caressait la tête et lui disait : «Lequel veux-tu ? Choisis-toi un petit poulain». Et on ne savait d'où, comme s'il venait de descendre du ciel, surgissait un petit poulain au chanfrein marqué d'une étoile. Michou sautait sur son dos et se mettait à galoper dans les prairies odoriférantes. Au matin, quand il s'éveilla, il se souvenait encore comme il se sentait bien quand le vent sifflait à son oreille.

Ce rêve le rendit triste pendant des semaines. Il ne cessait de chercher une occasion pour pouvoir approcher son père et lui adresser réellement la parole.

² N.D.T. — Bani : petite monnaie roumaine.

¹⁷³ N.D.T. — Danse du damage de la grange : danse exécutée après la moisson, quand on rentre la récolte.

Or, voilà qu'un jour Monseigneur l'Ispan s'en vint à passer à pied devant l'école. Il avait dans la tige de l'une de ses bottes la petite badine qu'il faisait siffler derrière le dos des ouvriers agricoles quand il les surveillait. Michou lui emboîta le pas, le rattrapa et se mit à crier : «Papa !» Monseigneur l'Ispan ne l'entendit pas. Ils n'étaient pourtant qu'à quelques pas l'un de l'autre. Michou se mit à crier une seconde fois et il se rendit alors compte qu'il ne criait pas vraiment, ce n'était qu'une grande angoisse qui lui faisait murmurer en lui-même : «Papa !» Monseigneur l'Ispan perçut le souffle haletant de l'enfant, il se retourna et lui adressa la parole :

- Qu'est-ce qu'il y a, mon compère ? Où cours-tu comme ça ?

- Je vais... je vais à l'école - dit Michou d'une voix étranglée.

- Qui t'a appris à crier comme ça derrière moi ?

- Je ne... - grinça Michou. - Je n'ai pas crié... Je disais seulement que si j'avais un petit poulain... mais je le disais comme ça...

- Eh bien, tiens... achète-toi un sucre d'orge et ne crie plus !

Monseigneur l'Ispan lui mit un lej¹⁷⁴ dans la main.

Michou entra à l'école comme un prince. A la récréation il alla acheter un sucre d'orge et, fier de bonheur, le partagea entre ses camarades. - «C'est mon papa qui me l'a donné - plastronnait-il. - Nous sommes venus ensemble ce matin et il m'a dit qu'il me donnerait aussi un poulain. Il me donnera celui sur lequel je galopais dimanche dans la prairie : il a un beau front marqué d'une étoile. Je galopais. Le vent sifflait à mon oreille».

- Tu mens, Michou ! - disaient les enfants. - Il n'avait pas d'étoile sur le front.

Depuis ce jour, par plaisanterie ils l'appelèrent : «Michou, le garçon au front marqué d'une étoile». - «Hé, Michou, tu as une étoile sur le front !» Michou ne se fâchait pas pour ça. Il se contentait de sourire et il continuait à mijoter des rêves sur son poulain au pied rapide.

Mais quand sa mère rentra un jour en pleurant du domaine seigneurial et raconta qu'on ne lui donnerait plus de travail, car son fils s'était moqué de Monseigneur l'Ispan, Michou prit soudain conscience qu'il n'était pas le fils de Monseigneur l'Ispan, mais seulement son déshonneur et il décida qu'il allait se venger.

Et vint le jour de la vengeance !

Un matin d'automne, entrèrent dans le village des gendarmes coiffés de plumes de coq. Ils arrachèrent le portrait du roi de Roumanie des murs de la Mairie et à sa place y mirent celui du Régent Horthy. Ils chassèrent l'ancien maire et ce fut le père de Monseigneur l'Ispan qui siégea à sa place. Dans la joie du grand jour, Monseigneur l'Ispan prit la décision de se marier.

¹⁷⁴ N.D.T. — Lej : unité monétaire roumaine.

L'on se lança donc au domaine seigneurial dans de grands préparatifs culinaires.

On tua des cochons, des oies, des poulets. Le chou farci mijotait dans d'immenses marmites et les filles de service ne cessaient de serrer dans des chambres froides une infinité de bons gâteaux parés aux couleurs nationales. Dans la cour, sous le grand mûrier, le goulasch que l'on destinait à la valetaille, cuisait dans des chaudrons d'un noir de suie et son bon fumet se répandait dans tout le village. Les cochers firent reluire la calèche montée sur pneumatiques. Sur ordre de Monseigneur l'Ispan, les musiciens se mirent à jouer dès l'heure de midi pour accueillir au son de l'Hymne national les nobles invités qui arrivaient en auto, à cheval ou en voiture. On préparait une noce splendide qui durerait trois jours.

Michou rôda toute la journée dans le domaine. Hébéété, affamé, il admirait les seigneurs hongrois revêtus de leurs costumes de cérémonie à cocarde, les brillantes calèches, les chevaux fougueux. Il supportait même que les cochers se moquent de lui : «Eh bien, petit Ispan, voilà que ton père se marie. Dis à ta mère de ne pas l'attendre, car elle est pauvre et son acte de baptême n'est pas le bon».

Michou ne comprenait pas pourquoi ils parlaient de l'acte de baptême de sa mère. Tout ce qu'il savait, c'était que Monseigneur l'Ispan se mariait et que sa mère et lui n'auraient plus de travail au domaine... par sa faute, car il était monté sur la colline et avait crié derrière son père.

Dans l'après-midi, les fiancés partirent pour l'église, suivis par tous les gens de la noce en toilettes froufrouantes et fleurant bon l'eau de Cologne. La longue cérémonie débuta par un beau chant d'action de grâces et se termina par l'Hymne national. Michou resta, lui aussi, à l'écouter jusqu'au bout. Sa mère était là également, derrière une colonne, pâle, indifférente, elle regardait bouche bée. Michou se blottit contre elle ; il aurait aimé lui dire quelque chose, mais il n'osait pas broncher dans cette ambiance solennelle. Il aurait voulu lui dire : «Ne te fais pas de chagrin, Maman, nous allons partir dans un autre domaine et là, nous aurons du travail». Puis, l'orgue se mit à résonner, les gens sortirent de l'église et toutes les voitures s'alignèrent devant le presbytère. Le jeune couple entra chez le prêtre pour signer le registre des mariages.

Ce fut alors que Michou découvrit ce qu'il avait à faire.

Il se blottit derrière la porte cochère, se fit tout petit et se mit à attendre, le coeur battant. Il attendit longtemps, fronçant son petit front sombre et tout rempli de crainte et d'audace. Il n'avait qu'une seule pensée : «Si je suis son déshonneur, qu'au moins il le voie». Il attendait, prêt à bondir pour mettre son projet à exécution. Enfin, Monseigneur l'Ispan sortit, son épouse au bras. L'air compassé, ils passèrent la porte cochère et tout à loisir ils s'installèrent dans le carrosse monté sur pneus. Les gens de la noce défilèrent à leur tour, les cochers, tout fiers, firent caracoler les gros chevaux et, venant tout par derrière, entassés sur des charrettes, les tziganes de Kolozsvár attaquèrent leur partie.

Mais quand les chevaux du carrosse du jeune couple détalèrent, Michou bondit de sa cachette, se hissa à l'arrière du carrosse et, se penchant entre le marié et

la mariée, se mit à crier d'une voix de fausset, à pleine gorge, au seuil de l'état de transe :

- Papa ! Papa ! Donnez-moi un cheval !

La mariée poussa un faible cri. Monseigneur l'Ispar se retourna pour regarder Michou et avec une colère rentrée, en grimaçant un sourire, il lui dit :

- Descends de là et file !

Mais, au milieu des rires des paysans qui faisaient les badauds au bord de la route, Michou ne faisait que crier en gigotant sur les essieux :

- Papa ! Papa ! Donnez un cheval à votre fils !

L'ispar arracha le fouet des mains du cocher et le prenant à deux mains, frappa Michou à droite et à gauche sur la figure. Son sang jaillit : il en fut aveuglé. Les chevaux étaient lancés au grand galop, tout s'écroula devant lui, mais il se cramponnait convulsivement au siège et criait tant qu'il pouvait. Il ne savait plus lui-même ce qu'il disait, il ne savait qu'une chose, c'était qu'il était là, debout sur les essieux, et que les rires bruyants des paysans fusaient tout au long de la route.

Une main forte le saisit alors à la poitrine et l'instant d'après la voûte du ciel disparaissait aux yeux de Michou. Disparurent aussi le village et les paysans qui riaient. Des ressorts de calèches, des roues, des essieux et des sabots de chevaux ferrés passèrent, tout brillants, au-dessus de lui. Puis, quand sur un geste effrayé du cocher, les chevaux de la troisième voiture se cabrèrent soudain, le timon se mit à craquer et déjà il gisait, immobile, dans la poussière.

Sur son front sombre, car elle était là, s'éteignit l'étoile.

Et dans le silence soudain retombé, on n'entendit plus que sa voix comme un écho revenant du lointain :

- Papa ! Papa ! Donnez-moi un cheval !